



Alexander Kluge, “ Seize histoires pour Anselm Kiefer ”

Alexander Kluge, Hilda Inderwildi, Vincent Pauval

► To cite this version:

Alexander Kluge, Hilda Inderwildi, Vincent Pauval. Alexander Kluge, “ Seize histoires pour Anselm Kiefer ”. 2012. hal-01487304

HAL Id: hal-01487304

<https://hal.science/hal-01487304>

Preprint submitted on 13 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version preprint de traductions parues dans le catalogue d'exposition *Die Ungeborenen*. Galerie Thaddaeus Ropac. 2012.

Pour citer : Alexander Kluge, « Seize histoires pour Anselm Kiefer ». Traduites de l'allemand par Hilda Inderwildi et Vincent Pauval. In *Die Ungeborenen*. Galerie Thaddaeus Ropac. Octobre 2012.

Alexander Kluge

16 histoires dédiées à Anselm Kiefer

À propos de son tableau « The Unborn » et à l'occasion de sa nouvelle exposition parisienne

(Traduit par Hilda Inderwildi et Vincent Pauval)

« Ce dont on ne peut parler, il faut le dire en chantant. » Telle est selon Mozart la devise de l'opéra. Ce qu'on ne peut articuler ni en chantant ni en parlant, il faut l'exprimer en signes. Probablement ces signes précéderent-ils la pensée. C'est le commencement de la théorie. Et de ce point de vue, Anselm Kiefer est d'une part un artiste plasticien et un peintre, mais d'autre part aussi un théoricien et un concepteur de signes, de même qu'un compositeur peut se dire un concepteur de sons.

C'est là une histoire d'images visibles et invisibles. Pour la façon dont des images intérieures et la langue du cosmos lui-même se convertissent en un travail artistique fait de couleurs, de mouvement, de structure, de choses incorporées, d'« inclusions » en général, il existe aussi peu de règles que pour le fait de penser ou de « penser densément » sous le régime émotionnel de notre discernement.

Dans son texte LE NON-NÉ OU LES REPAIRES CÉLESTES D'ANSELM KIEFER (Der Ungeborene oder Die Himmelsareale des Anselm Kiefer), Christoph Ransmayr a décrit les séries peintes par Anselm Kiefer. Il n'y a pas lieu de remettre cela. Mais on peut en reprendre le passage de fin et, avec lui, le concept des non-nés ou de non-naissance. Telle est mon intention en consacrant à Anselm Kiefer cette suite d'histoires au cœur desquelles se situent ses tableaux.

Alexander Kluge

Entre Cosmos et Tamise

Comme avec un géomètre, il est possible, à l'aide de trois observateurs qui à partir de la Nébuleuse Trifide, la Nébuleuse de la Lagune (deux voies lactées) et des Pléiades réalisent chacun une mesure formant ensemble un triangle, de déterminer exactement la position actuelle du Soleil et de son escorte dans un périmètre spatial de vingt années lumières par rapport au centre de la Voie lactée. 30 000 années lumières séparent le lopin d'étoiles, ce berceau qui est le nôtre, du noyau de la galaxie. Simultanément, ce regroupement gravite à 15 années lumières au-dessus du plan galactique.

L'astrophysicien Simon Portegies Zwart de l'observatoire spatial de l'Université néerlandaise de Leyde le « vit » dans les tableaux Excel de son ordinateur. Il s'agit-là de symboles et de chaînes numériques. La nuit, les données rêvent, prétend-il. Les libère-t-on, elles forment un PUISSANT CORTÈGE D'ÉTOILES qui s'avance non sans majesté sur une orbite circulaire ouverte autour du centre de la galaxie. Aucun amiral ne serait capable d'acheminer un convoi pareil. Des tempêtes gravitationnelles, voire des courbures de l'espace et du temps, lorsque de lourds corps célestes, des collisions d'étoiles ou de voies lactées émettent des ondes gravitationnelles, les font dévier de leur trajectoire. Il s'en passe des choses tandis que s'accomplit la 28^e GRANDE RÉVOLUTION de notre soleil autour du noyau de la Voie lactée, dont l'ensemble stellaire de notre tronçon de 20 années lumières, notre souche naine, s'acquitte en 250 millions d'années.

Anselm Kiefer repêcha de la Tamise une paire de patins à roulettes qui avaient déjà passé quelques années à rouiller dans la vase des berges : témoignage d'un engouement sportif qui s'était essoufflé. L'aspect bizarroïde de cet objet double incita l'artiste (glaneur, sondeur, expérimentateur aussi) à emporter avec lui sa trouvaille à Paris. Là, sur l'une des étagères, l'ancien équipement sportif attend son incorporation dans un tableau. L'intérêt réside en ce que ces patins à roulettes dégradés se déplacent (bien qu'ils reposent là, inertes) dans le périmètre de ces 20 années lumières qui les entoure à l'horizontale comme à la verticale, à une vitesse de 234 kilomètres par seconde autour du noyau de la Voie lactée. Ainsi non seulement les plantes, mais aussi les choses, sont-elles en relation avec le cosmos. S'y ajoute le temps de l'oxydation qui s'effectue plus lentement sur les étagères qu'auparavant dans la Tamise. L'on ignore le moment où l'artiste se décidera à faire emploi des deux individus. En l'espèce, les patins à roulettes constituent une HORLOGE, même si cet aspect n'apparaît qu'en tant qu'image invisible lors de sa mise en œuvre finale par Anselm Kiefer. Ce même genre d'images, ni abstraites ni figuratives,

sont autant d'ustensiles alchimiques de l'esprit. Le cosmos et le hasard (à la faveur duquel Anselm Kiefer trouva cette pièce unique) sont leurs réseaux relationnels.

De ceux-qui-sont-à-naître, la prochainiture

Les morts sont le tribunal, affirme Heiner Müller. Tant que le nombre des morts dépasse celui des vivants actuels, l'ordre du monde établi depuis l'Antiquité demeure stable. Raison pour laquelle on peut dire, selon Heiner Müller, que les morts fournissent un travail important et sont bien loin de « reposer », comme il est écrit sur les tombes. « Les morts ne sont pas morts. »

Mais surgissent de l'avenir à travers les airs : les essaims et escadrons de tous ceux qui sont à naître. Ils ne sont pas armés. Ils craignent la dévastation de leur héritage. Ils nous demandent des comptes. Comment s'y prennent-ils sans bouche ni membres ni corps ? Pas plus que d'âme pour l'instant, rétorquait Müller. Reste qu'ils occupent en nous des enclaves, puisque nous sommes nous-mêmes à venir. Ils sont capables d'enflammer notre imagination. L'égarer aussi ? Surtout cela. Sont-ils des démons ? Heiner Müller, après avoir demandé conseil à Andreï Tarkovski, les considérait plutôt comme bienveillants. À la manière de certains peuples barbares, ils sont néanmoins susceptibles de sortir brutalement de leur aménité et de paralyser le monde, poursuivait-il. Les guerres et guerres civiles à venir ne relèveront pas d'un combat pour les ressources, en territoire ou en eau, ni pour des industries ou des idoles, mais pour le coin d'avenir qui demeure encore inoccupé. Et sont-ils dotés d'une conscience, demandais-je. Tout autant que nous. Repousser le danger ? Impossible. Par quelles armes efficaces serions-nous en mesure d'atteindre ceux-qui-sont-à-naître, la prochainiture, notre propre avenir ?

III. : Forceps obstétrical endommagé. Une vis avec écrou papillon. Montagnes. Mais comme dans d'autres tableaux d'Anselm Kiefer, il n'y a pas de différence absolue entre la lente coulée des massifs montagneux et le mouvement ou l'inertie de grandes masses d'eaux, dont la patience surpasse encore celle des montagnes. Si on pouvait l'expliquer, il n'y aurait aucune nécessité à le peindre.

Accouchement de force en urgence

Nous, deux gynécologues allemands, sommités de la profession, étions appelés en consultation à l'automne 1945 au quartier général de l'Armée rouge près de Berlin. Dans des voitures rapides, on nous emmène sur les lieux. Vu de l'extérieur, cela a l'air d'une arrestation.

Un groupe de médecins russes, flanqué d'officiers et d'agents secrets, se tenait autour du lit de l'épouse de l'un des plus hauts gradés, une géante. L'enfant qui reposait en son sein semblait lui aussi un géant. Cela faisait des heures que la naissance était au point mort. On était à court de solution. L'attitude de l'assistance russe était menaçante, nous étions portés à croire qu'il nous en cuirait si nous échouions.

La consultation voulut qu'on préconisât le forceps. Je parvins à attraper l'enfant. Et bien que nous, gynécologues, soyons experts en conduite délicate, je m'attelais de tout mon poids, du fait aussi de ma crainte à l'égard de cet entourage, tirant vers ce monde un rejeton de dix livres : sans aucune séquelle, la chair rosée, bien irriguée et activant sa respiration sur le champ. Vodka à volonté, embrassades, mouton servi dans de grands plats. Les reliefs, au jour d'après, une nature morte.

Le médecin Maïmonide passait pour un magicien

Le médecin et cabaliste Moïse Maïmonide est à l'origine d'une technique d'accouchement salutaire à la femme et à l'enfant en cas de bassin dangereusement étroit chez la parturiente. Ce décubitus dorsal est la position dite de Crouzat-Walcher. Le médecin, qui s'appuyait alors sur des sources arabes, installa la femme en danger avec le sacrum sur bord de la table. Les jambes pendantes étirent la jonction de la symphyse pubienne au promontoire sacré, connexion du rachis lombaire et du sacrum. Grâce à cette position luxée en avant, le bassin s'ouvre légèrement et offre des angles neufs. De la sorte, le médecin obtient un élargissement inférieur à celui d'un ongle. Cela suffit à ce que la tête d'un authentique Prince arabe de Cordoue parvienne à se faufiler péniblement à travers les voies d'accouchement de la fille du calife. La gloire de Maïmonide s'en trouva augmentée parmi les chrétiens, les arabes, les juifs et les païens.

Né entre les époques

Quand naquit Anselm Kiefer, les cieux au sud de l'Allemagne étaient remplis d'avions alliés. En fait, il est né dans l'abri anti-aérien d'un hôpital de Donaueschingen. Son tableau LES ARGONAUTES donne à voir un avion de chasse en plomb, sur la gouverne gauche à la queue de l'appareil à hélice se trouve inscrit le mot JASON. C'est l'homme qui conquiert la toison d'or, enlève Médée et plus tard la trahit affreusement. Le nom signifie « Sauveur », ce qui s'avéra être une aberration. Médée, une déesse en vérité, châtie l'homme de sa déconvenue en faisant que les enfants issus de leur union ne soient « plus nés ». La tragédie traitant de ces événements fut créée le jour même où éclata la guerre du Péloponnèse, qui dura 27 ans. C'était une pièce de propagande visant la cité ennemie de Corinthe.

Aux ailes du chasseur bombardier sont attachées, semblables aux traînées de condensation dans le ciel de mars 1945, des fils métalliques, plombés et impassables. Les avions de plomb s'abattent, de même que les enfants de Jason n'ont plus d'yeux pour ce monde.

III. : « Avion avec traînée de condensation ». Voir : *Les Argonautes*

Dormance par temps froids

À l'Hôpital Saint-Sauveur d'Halberstadt furent constatés en mai 1945 trois cas médicalement peu banals de grossesse en douze mois. De l'avis du médecin en chef censément circonspect, qui avait succédé au Docteur Dalquen, lequel s'était commis avec le national-socialisme, pareille curiosité ne pouvait s'expliquer par une erreur de mémoire de la part des femmes enceintes concernant le moment de la conception. Le scepticisme (un dérivé de l'objectivité) a ses deux revers. C'est pourquoi le médecin en chef hésita à céder aux doutes qu'il avait, dès lors qu'apparemment l'étrange phénomène se réitérait trois fois. Cela interdisait de conclure précipitamment à une erreur.

Dans de rares cas, estima le médecin américain des armées (qui s'était aménagé un bureau à l'Hôpital Saint-Sauveur et qui prenait régulièrement part au repas des médecins à la cantine), spécialiste dont ils avaient sollicité le conseil, nous avons observé dans le Minnesota une dormance chez l'homme. Dans le Harz, on connaît cela des chevreuils, ajouta le Docteur Bauerstörfer, le chef de clinique qui n'avait pas été national-socialiste et qui, de ce fait, avait pu conserver son poste. Il disposait d'un permis de chasser sur Hasselrode (sauf qu'à présent, il avait rendu son arme). Les chevreuils s'accouplent en été. En aucun cas, ils ne doivent mettre bas dans le froid hivernal. Ainsi le fœtus attend-il patiemment le printemps (la fameuse diapause embryonnaire), pour n'achever qu'aux derniers instants son développement au fond du ventre maternel.

Les trois femmes qui avaient accouché avec tant de retard, venaient de très loin à l'Est. Leurs récits évoquaient fuite, menace de viol. Elles n'avaient à vrai dire jamais eu de temps pour l'accouchement. Elles s'obstinaient à soutenir qu'elles se souvenaient parfaitement du jour de la conception. En témoignait le fait qu'elles s'étaient noté la date de leur dernière rencontre avec leurs époux (ou dans l'un des cas avec l'amant) qui étaient ensuite retournés au front. Même une grossesse nerveuse suivie d'une fécondation ultérieure paraissait invraisemblable dans le cadre donné. D'ailleurs les grossesses nerveuses sont si rares qu'elles ne pouvaient (de surcroît combinées à l'effet d'une conception ultérieure) apparaître simultanément en trois cas. Ce miracle psycho-physique, dont le confrère américain se proposa de faire état dans une revue médicale dès son retour au pays, était « aussi peu banal que les temps guerriers que nous traversons ».

La césarienne wittenbergaise

Un Néerlandais qui se nommait Antonin van der Waalken s'était établi comme médecin à Wittenberg. Il diagnostiqua chez une patiente enceinte une tumeur osseuse à l'entrée du bassin, qui obstruait les voies d'accouchement. Un membre de l'Université de Wittenberg, le docteur en théologie et médecine Hans Hölliger, dont il sollicita le conseil, attesta qu'un accouchement par voie naturelle était exclu. Le Batave décida de pratiquer une césarienne, approuvé en cela par l'époux, par la famille de la parturiente, et par celle-ci même. En ce temps-là, le taux de mortalité s'élevait à cent pour cent des femmes concernées. L'intervention n'était d'usage que dans les maisons princières, lorsqu'il fallait à tout prix sauver la progéniture. Quand les contractions commencèrent, le médecin fut appelé. Il disposait d'un couteau, d'une paire de ciseaux, de quelques bandelettes et de pommades antiphlogistiques. La femme fut allongée sur une table. Sans anesthésie, il procéda à l'incision. Il perça l'utérus, saisit le bébé pour l'en extraire. Sonnée, la femme s'enquit d'où il en était. Le médecin enleva le placenta. Tout ceci s'accompagnait d'importantes pertes de sang. De sorte que la femme s'évanouit (dès après sa question). Le chirurgien n'abstint de recoudre l'utérus, mais le referma à l'aide de pièces pointues de bois dur appelées goupilles. Il rabanta la paroi abdominale d'une tige de liber et pansa la plaie. Le nouveau-né plein de santé vagissait avec vigueur. Pour la femme non plus le pronostic vital ne semblait plus engagé. Époux et famille s'adonnèrent à la prière et se disposèrent à prendre un repas.

Se présentèrent ensuite des complications que de nos jours, ainsi que le décrit le Docteur Kraatz, spécialiste en gynécologie, l'on désignerait comme une péritonite suivie d'un iléus paralytique, mais que les confrères de Wittenberg, réunis en consultation, appelèrent vaguement un « malheur ». Seul le Néerlandais, renseigné par sa lecture de sources arabes, savait de quoi il pouvait retourner.

Le médecin passa la nuit et toute la journée suivante à procéder à des lavements du haut vers le bas. C'est ainsi que l'activité des intestins reprit. L'inflammation se résorba. Cette vie sauvée une seconde fois, un abcès poussa dans les semaines suivantes au fond de la cavité péritonéale. Le médecin le creva devant des témoins compétents. Par la suite encore une fistule se forma, conduisant de l'abdomen à travers l'utérus et le vagin vers l'extérieur. Pauvre corps que celui de la jeune femme sous les yeux du médecin. Ce dernier saisit une bougie flexible à souhait (en cire d'abeille), l'enduisit d'une pommade (du Portugal) encourageant la granulation et favorisant la cicatrisation. Ce machin, il le passa par le haut à travers la paroi abdominale, de

l'utérus jusque dans le vagin. De la sorte, le remède s'appliquait à toutes les parties touchées par l'inflammation. La femme se rétablit. L'enfant fit le bonheur de la famille, l'une des plus influentes de la ville. Les collègues n'en recommandèrent pas moins au Hollandais de quitter la ville. Le risque était grand de se voir accuser d'intervention du Diable ou de recours à des « savoir-faire arabes ». Le médecin obéit à ce conseil.

Danger pour les nouveau-nés d'Antioche

Robert Fludd rapporte :

Durant la treizième année du règne de l'empereur Justinien, une vague de séismes (comme à plusieurs reprises déjà au cours du millier d'années qui avaient précédé) s'approcha de Byzance. En Anatolie, comme du côté de la capitale de l'empire, la peste sévissait. À l'est, la cavalerie des Parthes menaçait. Bon nombre de prêcheurs chrétiens ou païens tenaient l'Empereur pour un ennemi de Dieu, puisqu'on voyait bien le peu de salut que son pouvoir apportait.

En ces jours-là circulait la rumeur qu'à Antioche l'Antéchrist venait de voir le jour. Comme au sein de la hiérarchie ecclésiale du Patriarcat d'Antioche personne ne savait lequel des nombreux nouveau-nés de cette mégapole pouvait bien donner corps au Négateur (qui n'a rien à voir avec Satan, c'est-à-dire un ange, ou avec Lucifer, ce corps de lumière déchu, ni avec le Prince des Ténèbres ou le Diable, mais avec le HAÏSSEUR D'AVENIR, le soleil levant qui court droit au Jugement dernier), on en vint à proposer d'éliminer tous les nourrissons nés dans l'année. L'Antéchrist ne manquerait pas d'être au nombre de ceux-là. Le patriarche d'Antioche penchait pour ce point de vue.

Le patriarche d'Alexandrie s'y opposa avec véhémence. Son avis pesait davantage que celui du patriarche d'Antioche. Pourquoi fallait-il s'immiscer dans l'action de Dieu, si ce dernier a permis la naissance de l'Antéchrist, voire l'a suscitée. L'évêque d'Antioche croirait-il à l'existence de deux dieux, le petit et le grand Dieu ? Qui agiraient séparément, de sorte que l'un des deux n'ait pas pris part à la conception de l'Antéchrist ? Ce serait hérésie. Voudrait-on commettre un infanticide, semblable à celui d'Hérode ? Si l'on tient pour admis que la naissance de l'Antéchrist inaugure, selon l'Écriture, la période des mille années préluant au Jugement dernier, cela serait bel et bien de nécessité divine. Comment trouver la rédemption si l'on condamne la voie qui y mène par le meurtre ?

Cette controverse menée avec beaucoup de hargne retarda si longtemps toute action, que le plan meurtrier devint obsolète pour des raisons d'ordre pratique, parce que les enfants d'Antioche avaient été emmenés vers d'autres endroits de l'empire ou encore parce qu'ils étaient devenus difficiles à retrouver pour quelque autre raison. L'on ne pouvait donc nullement exclure par le meurtre de nouveau-nés que l'Antéchrist poursuivît son développement et l'on aurait néanmoins assassiné des enfants. Ainsi rien ne se passa. Pas plus qu'un Antéchrist est paru en public par la suite. Au moment où l'enfant qui aurait pu porter en lui le Négateur

atteignit l'âge d'homme, aucune apparition ni aucun signal public n'advint, de sorte que la rumeur et la prophétie tombèrent dans l'oubli. C'est ainsi que tous les enfants d'une même année demeurèrent préservés de la mort. Hilarion de Syracuse fait de plus remarquer qu'à la base les administrations ignoraient comment procéder à une telle exécution de masse : contre des parents indignés, insoumis, et avec l'aide de soldats sans motivation.

Agencement primitif de la matière

Anselm Kiefer était captivé par un compte rendu de la revue *Nature* sur la consistance et l'aspect de certains astéroïdes, qui avaient été observés de près par une sonde de la NASA. Ils n'étaient pas constitués de pierre ni de pépites de matière étrangère, mais étaient faits de fragments disposés en couches, de minces lames maintenues par la faible gravité des corps célestes. Si un corps massif s'approchait de cet « agglomérat de tablettes », ces dernières, selon l'astrophysicien Frank Douglas, se disperseraient en tous sens tels des copeaux. Le passage du minuscule engin spatial en provenance de la Terre suffisait à faire trembler l'amas de détritrus.

Les astrophysiciens s'enthousiasmaient pour ce résultat. Il renseignait sur l'une des phases initiales du système solaire : comment d'éléments friables naissent des corps solides. Il est probable, disaient-ils, que pour ce qui était des formations stellaires mesurées on n'avait pas affaire à des planétoïdes mais à des comètes « captées », « calmées » en provenance du Nuage d'Oort, qui s'étaient retrouvées sur une orbite entre Jupiter et Mars et avaient été entraînées dans la course des planétoïdes. Quant à Anselm Kiefer, ces « installations cosmiques des dieux » lui rappelaient des formations qu'à grand-peine il fabriquait en France dans son jardin d'art, par la superposition de matériaux transformés par les temps et les vents.

Retour de l'éther céleste

Durant près de 300 ans, l'astrophysique et la physique partirent du principe que les constellations, toutes les formes de vie, les choses et le vide lui-même étaient maintenus ensemble par un champ de forces les reliant les uns aux autres, la quintessence ou l'éther, en somme. Newton qui, outre la physique, connaissait également les sciences occultes et la théologie, nommait cela MAIN DE DIEU. Puis au tournant du XXe siècle, James Clerk Maxwell et Albert Einstein balayèrent l'éther hors de la vision physicienne du monde.

Depuis peu, à l'aide de leur Grande machine au CERN, un microscope extrêmement puissant doublé d'un télescope, les DÉCOUVREURS DE LA NATURE AU XXIe SIÈCLE sont en quête d'imperceptibles CORDES unidimensionnelles, dont la vibration supporte et maintient en mouvement toute matière, toute antimatière, ce qui est advenu et ce qui ne l'est pas, et la matière noire, soit la part du lion de toute substance et du vide surtout. Les vibrations qui tel l'éther céleste relient Être et Non-Être, les rendant de ce fait inséparables l'un de l'autre, sont une MUSIQUE CÉLESTE, qui résonne à l'échelle de Planck depuis le tout début de l'univers.

Cette théorie, qui attendra longtemps sa confirmation par la GRANDE MACHINE, suppose l'existence d'univers parallèles au nôtre. Seules les vibrations de ces imperceptibles cordes percent des tunnels à travers l'ensemble des univers. Le vide, siège de la puissance, est leur demeure favorite.

Un TABLEAU VIVANT au milieu d'un opéra

Dans la mise en scène d'Andreas Kriegenburg à l'Opéra de Munich, on peut voir au premier acte de *Siegfried* un TABLEAU VIVANT. Au moment où Mime raconte la fuite de Sieglinde (mère de Siegfried) et sa mort en couches à la naissance de son fils, cette dernière est mise en scène à l'arrière-plan, COMME DANS UNE AUTRE SPHÈRE, enceinte jusqu'aux yeux, étendue sous le couvert des arbres. On voit le forgeron (rajeuni par rapport au reste de l'acte 1, car revenu des années en arrière), rompu au travail d'une matière plus grossière, aider à l'accouchement, s'essayant à « forger » dans un domaine étranger au sien. Sieglinde tend désespérément les bras et les mains vers Siegfried, devenu ce jeune homme adulte, agenouillé tout près de là. On voit les souffrances de cette mère. Dans un dernier effort, elle cherche à saisir la main de son (futur) fils. Et voici que Siegfried (lui, ancré dans l'Instants) à son tour tend mains et bras vers cette mère qu'il n'a jamais connue.

Le critique de la *Süddeutsche Zeitung* suggéra d'interrompre l'action de *Siegfried* à ce pic d'émotion et de le faire succéder par le récit de Kundry dans *Parsifal*. Kundry parle de sa mère à Parsifal. « La douleur lui brisa le cœur puis – cœur supplicié – mourut. » C'est l'empathie pour sa mère mourante qui rend Parsifal capable d'aimer. Après cela il faudrait, selon le critique de la *Süddeutsche Zeitung*, représenter l'irrépressible nostalgie de l'*Armide* de Gluck et la passion de la magicienne *Alcina* chez Haendel ; ainsi, du fait que toutes les grandes scènes d'opéra sont apparentées par delà les temps, le schéma de l'action serait interrompu et les lignes du sentiment renforcées. Ce n'est pas la haine qui pourrait former de pareils enchaînements.

III. : « Le froment fructifie à toute force. » Nature stérile avec ergot de seigle. Ergot camouflé dans les céréales. Ce n'est pas une formation végétale mais un champignon pétrifié. En conditions naturelles, l'ergot tombe au sol durant l'automne et se conserve tout l'hiver. Au printemps se développe un mycélium, dont les spores sécrètent un nectar sucré : le miellat. Les fourmis y sont accros.

Y a-t-il coévolution entre les hommes et l'ergot de seigle ? Pourquoi ce champignon met-il tant d'obstination à chercher son assise dans les céréales que les hommes cultivent ? L'ergot contient 80 alcaloïdes, à différents effets. Depuis le Moyen-Âge, il est principalement employé à fin d'avortement. *Claviceps purpurea* déclenche les contractions. Mais ce champignon peut également calmer les hémorragies post-partum. En 2000 av. J.-C., on préparait déjà à partir de l'unique alcaloïde (sur 79) soluble dans l'eau, des breuvages stupéfiants, proches du LSD. C'est dans les extases provoquées par ces substances que les communautés primitives virent le jour, cette sorte de cohésion antérieure à tout travail sur la valeur d'usage. C'est pourquoi cette soupe est appelée « The Road to Eleusis ». En 1926, 11 000 personnes moururent en Union soviétique à cause d'un pain contaminé par l'ergot de seigle. Rien d'une brave bête. Indomptable.

Construction de tunnels

Éclate le présent. Il refoule tous les passés, occupe (ou monnaie) de vastes pans du futur, mène des combats pour maîtriser le conditionnel, remet en question le sens des possibles, le rend méconnaissable, saccage par le feu ses jardins et ses champs. Alors, cela jaillit dru hors de l'Homme qui ne tolère pas d'être à ce point dominé par le présent. Le surplus qu'il ne peut soumettre à aucune forme de présent, fait voler en éclats le temps limité d'une vie. Nous voulons nous réaliser, disent les aspirations, ces « mousses » et ces « lichens très prolifères » qui poussent en nous, les sujets que nous sommes, et n'ont de cesse que se transforme en une réalité vivante ce à quoi nous disposent nos facultés naturelles, dusse-t-il nous en en coûter six, douze, voire dix-huit de ces vies.

La multiplication de la vie se fit d'abord au XVIII^e siècle à la lumière des bougies et des liseuses. Elle s'opérait par le biais des romans et se pratiquait encore au XX^e siècle, en marge de ce qui s'appelle la réalité. Mais les COLONNES DU POSSIBLE ne peuvent se conserver sans fûts, tubes, bouteilles, corbeilles et réservoirs. C'est une erreur, affirme le philosophe Plotin, de penser que les réservoirs où s'abritent les possibilités sont en verre. Elles finissent toujours par adopter une forme, à laquelle elles s'accrochent ou dans laquelle elles se fourrent, en attente de leur réalisation à venir. C'est, selon Plotin, entre les facettes des cristaux unidimensionnels et non « dans l'espace », qu'elles sont le mieux à leur aise : toutes en conscience d'elles-mêmes et toutes à l'attente de pouvoir investir la réalité.

Durant l'une de nos conversations, Anselm Kiefer évoqua la construction de tunnels. Enfant, me disait-il, alors qu'aucune école ne l'avait encore malmené, il creusait des abris souterrains dans le jardin. J'étais sidéré. Moi aussi je creusais des tunnels au jardin.

Des planches et une porte mise au rancard pouvaient servir à recouvrir le trou dans le sol hérissé des racines des buissons. L'un des tunnels était aussi doté d'une fenêtre (de manière à offrir une vue sur le ciel). C'était mes maisons à moi. Environ un mètre et demi plus proche du centre de la terre que la surface rase du gazon, les chemins de graviers ou la mare. Depuis ce lieu, on peut faire de l'astronomie. Il suffit pour cela d'avoir un exemplaire de la revue *Kosmos*, éditée par Bruno H. Bürgel.

On n'est pas obligés de voir les étoiles, répondit Kiefer, pour suivre leur course. Mais à « l'adepte du monde d'en bas » il faut quelque chose vers où descendre pour parvenir à s'élever.

Du labyrinthe comme souterrain

Dans son traité en 42 000 mots, *La Lande, rien que la lande*, Arno Schmidt attire le regard du lecteur sur la représentation habituelle du labyrinthe. Nous voyons ce genre de construction d'en haut, note-t-il, ainsi en distinguons-nous les couloirs et les murs. On les considère avec l'œil du contrôleur. Nul ne peut avoir cette perception-là du labyrinthe quand il s'y trouve piégé. En fait, dit Arno Schmidt poursuivant son raisonnement, le labyrinthe n'est pas une construction qui s'étend à l'horizontale. Cela ressort de sources égyptiennes. Les labyrinthes sont bien plutôt érigés en *profondeur*. C'est ce qui frappe tous ceux qui s'y aventurent ; sans en voir le bout, ils s'avancent vers le centre de la terre sur une voie pas même rectiligne mais en pente. S'il était possible d'en obtenir une vue d'ensemble, on pourrait comparer cela à une mine ou à des catacombes. Il resterait toutefois à trouver pour ce lieu une désignation appropriée, car dans le noir finalement, on ignore complètement, si on est monté ou descendu. La situation se verrait encore aggravée en ceci que la possibilité de fuir par le haut vers la lumière serait contrariée par la volonté de sonder à fond le mystère de abysses. Nul n'échappe à la fascination du labyrinthe, fatalement.

« Qui a dit que les pierres ne pouvaient avoir de vie? »

Yeouda Loew ben Bezalel, connu sous le nom de Rabbi Loew, naquit entre 1512 et 1525. Ce n'est que sur la fin de sa vie qu'il laissa son exil polonais pour revenir à Prague où, à près de quatre-vingts ans, il fut élu Grand Rabbin. Vers quatre heures du matin (selon la légende, il s'agissait du 20 Adar 5340 qui correspond au 17 mars 1580), trois hommes se rendirent à une glaisière de la Moldau en dehors de Prague. Avec la glaise humide, ils se mirent à façonner un mannequin auquel ils donnèrent des traits humains. Quand ce fut fait, Rabbi Loew ordonna à son beau-fils de tourner sept fois autour du Golem en récitant une formule. Après quoi le mannequin d'argile entra en incandescence, ensuite le disciple qui avait accompagné Rabbi Loew en fit sept fois le tour : le corps exhala des vapeurs et il poussa des cheveux et des ongles au Golem. Ce fut le rabbin qui le dernier fit lui aussi ses sept tours du Golem en répétant la phrase de la genèse: « Et Dieu insuffla dans ses narines l'haleine de vie et l'homme devint un être vivant. » Et voici que les yeux du Golem s'ouvrirent.

Un disciple de Rabbi Loew, qui avait atterri à Nuremberg après le « massacre des Juifs » à Prague en 1348, soutint que cette légende de la création du Golem était une invention destinée à occulter la création effective (et plus tard la destruction) de ce « protecteur ». Le fait est qu'au moment de son Exode hors d'Égypte, le peuple d'Israël en route pour la mer Rouge enfouit dans le sol des pierres ou blocs rocheux partout où se trouvaient des points d'eau. Ces repères lui seraient une aide salutaire si jamais Israël, ne sachant plus quelle voie suivre pour gagner la Terre sainte, devait rebrousser chemin. Depuis lors, ces pierres auraient pris sous terre le chemin de Prague, c'est ce que relata de plus le disciple de Rabbi Loew, et elles auraient abouti là pile au moment où le Grand Rabbin avait décidé d'en utiliser la substance pour créer le Golem, le Sauveur de la Communauté. Quant à la manière dont le travail s'opéra, ce disciple à son tour n'en souffla mot.

Chez le rabbin, rapporte le disciple, le Golem se tenait d'ordinaire inerte dans un coin du logis. Il était nécessaire, afin qu'il s'animât, de lui poser sous la langue un billet marqué SCHEM, du nom de Dieu. Cette « glaise » n'en saura pas pour autant parler mais elle sera capable de reconnaître la vérité. On raconte par exemple qu'en 1587, le chef de la Communauté aurait fait tomber les rouleaux de la Torah le jour de Yom Kippour, un bien mauvais signe. Rabbi Loew chargea le Golem de trouver une réponse à cela, car il ne parvenait pas à s'expliquer la série de lettres qu'il avait vue en rêve. Le Golem, passant mécaniquement en revue le Décalogue, y trouva un verset dont les mots commençaient par les lettres vues dans le rêve : « Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain. » Confronté à cette parole, le

chef de la Communauté confessa en pleurant son péché, car une convoitise de cette nature l'avait effectivement animé. Plus jamais, les rouleaux de la Torah ne lui échappèrent des mains.

Dans le service du Prof. Dr. Six à l'Office central de la sécurité du Reich, sorte d'organisation d'espionnage affectée à la surveillance des opposants raciaux et francs-maçons (et aussi de certains mystérieux peuples nomades), on entreprit au tournant de l'année 1942/1943 de travailler un bloc de glaise suivant les indications d'un homme arrêté dans le sud-ouest de la France qui se prétendait une réincarnation de Rabbi Nathan (vers 200 ap. J.-C.). L'enjeu était de façonner un Golem. Peut-être arriverait-on grâce à cet « instrument de Dieu » à abattre les bombardiers américains ? Et même qu'un jour on eût dit que la pierre s'était mise à rougeoier (sauf qu'on n'avait pas la certitude qu'il s'agisse de l'une des authentiques pierres venant d'Égypte).

Puis les bombardements de Berlin du 23 novembre 1943 détruisirent ce laboratoire d'alchimie et tuèrent le rabbin prétendument ou réellement réincarné, à moins que l'on ait eu affaire à un charlatan, ce qui devenait invérifiable après coup. Durant toute la durée du projet, le Pr. Dr. Six ne dissimula pas ses réserves quant au fait que pareille « mystification de Dieu » par les autorités du Reich soit possible en tant que telle. Il fallait s'assurer, disait cet expert, qu'aucun Golem ne puisse employer son pouvoir contre ses créateurs, s'il venait à se rendre compte qu'il serait appelé à ne pas servir les bons maîtres. La pierre brisée en morceaux impossibles à recoller coupa court à de plus amples considérations.

Projet Homonculus

Goethe rencontra Petit, membre temporaire du Comité de salut public lors d'une cure aux bains de Wiesbaden. On sait que le poète ne cessa de nier avoir eu des contacts cachés avec des révolutionnaires français comme avec les sociétés secrètes franc-maçonnnes. Pas plus qu'il ne reconnut ses liens avec des chimistes d'Italie et de Bohème, car ceci aurait pu compromettre son statut de ministre. En ce sens, il existe un *Goethe souterrain*.

Douze ans après la fin de la Révolution, il comptait encore parmi les rares esprits poursuivant ce qu'elle avait initié, en particulier le projet de pépinières, d'aménagement de jardins et d'élevage humain¹. Un point, sur lequel Goethe n'arrivait pas se mettre d'accord avec Petit durant leur bref séjour au bord du Rhin, était le PROJET HOMONCULUS. Élever un homme artificiel par les moyens de la chimie paraissait antirévolutionnaire à Petit. Le Comité de salut public rejette tout projet d'Humanité parallèle, disait-il. Ce n'était pas l'avis de Goethe, fondé sur l'expérience occulte. Il avait vu derrière la vitre la silhouette lumineuse d'un homoncule, avait vécu le moment où cet « être animé » (pour ne pas dire vivant) avait brisé la vitre pour sortir et s'était clairement exprimé. L'alchimiste perdant ses nerfs l'avait abattu, geste que Goethe considéra comme un meurtre. Cela s'était passé dans une petite ville du nord de l'Italie. Goethe s'était de lui-même intéressé au projet Homonculus, sans aller jusqu'à tenter de concevoir une créature de cette espèce-là. Il aurait été bien en peine de trouver où la garder. Comment la nourrir ? Qui l'aurait préservée des malentendus du monde environnant ? Sa célébrité ne lui laissait pas le temps de s'en charger lui-même, or sa vie durant il avait répugné à engager des projets qu'il ne pouvait maîtriser. Pareille créature, foncièrement plus petite que l'Homme mais pour l'essentiel conforme à son image, ne doit rien apprendre, dit Paracelse, ce serait plutôt à *nous* d'apprendre d'*elle*. De son créateur elle a embrassé tout ce qu'il sait et ce dont il dispose de par sa constitution. À la manière d'un aimant, comme par un processus chimique (et, selon toute vraisemblance, en suivant les lois de la lumière, ajoute Goethe), elle extrait ses informations de l'homme qui crée l'homonculus. Le tout sous la forme d'une idole, à savoir que la créature qui reflète chimiquement lune et soleil, est capable de distinguer LE BEAU,

¹ Goethe, à ce qu'on déduit de ses écrits secrets, estime qu'il faudrait rassembler tous les desseins de la Révolution française et les projeter sur une distance temporelle de 30 000 ans ; cette échelle de temps appropriée à la « mutation du genre humain » dégagerait d'elle-même les aspects substantiels du baratin. Il s'avérerait peut-être aussi que le projet était caduc. Mais lui supposait que l'infime chance de pouvoir mettre ce genre humain « déficient » sur la VOIE DU PROGRÈS allait se réaliser dans ce cadre temporel-là. L'Humain recelait de toute évidence l'étincelle d'une lumière dont la projection donnait lieu d'espérer. Toutes les idées visant à débusquer cette étincelle pour l'aider à se perpétuer, pâtissaient toutefois d'une trop grande précipitation.

L'ABSTRAIT, le NON-DIFFÉRENCIÉ et de représenter ainsi un miroir magique pour l'être inaccompli d'Adam. Le jeune Goethe voyait cela comme un projet à mener de la même façon qu'une manufacture de porcelaine ou une pépinière pour l'élevage de vers à soie et susceptible de fournir à l'Humanité un auxiliaire, qui permettrait de remporter la lutte au siècle du progrès.

Par la suite, quand son énergie vitale déclina, Goethe devint plus prudent. Comment le mode déficient² de l'humain serait-il en mesure, de donner vie à une idole capable, pour ainsi dire, de décupler les qualités positives de son créateur, sans réclamer pour elle-même le respect des droits de l'Homme, qui se contente en subalterne de susciter ce qu'il y a de meilleur EN MOI. Cela lui parut finalement assez invraisemblable au regard du reste de l'histoire humaine. C'est pourquoi, dans la seconde partie de *Faust*, il a représenté l'Homonculus comme une bouteille jetée à la mer. Selon les enseignements de la dynamisation homéopathique, tels que les défend Paracelse, il n'est pas impossible, prétend Goethe dans ses *écrits secrets*, que des êtres minuscules du socle antarctique (on les connaît aujourd'hui sous le nom de krill) se soient contaminés au contact des éléments résiduels de cet Homonculus et qu'émerge des océans une seconde forme d'intelligence, qui concurrencerait « l'Humanité se dépréciant ». L'Homme nouveau ou l'Intelligence qui le remplacerait sur la planète bleue nécessiterait toute la durée de l'évolution pour advenir. Tel est le résultat auquel parvient Goethe à l'issue d'expériences secrètes menées en laboratoire à l'extérieur de Weimar au cours de la 12^e année après la Révolution française. Ce serait négligence, dit Goethe, que de ne pas s'en emparer ou de le faire avec retard. Et c'est précipitation que d'imaginer plus court qu'il n'est l'espace de temps requis pour son avènement. Cette seconde évolution ne devrait en aucun cas s'appeler Homonculus, la forme diminutive donnant une aberration. Souvent, Goethe tenait les mystérieuses méduses, en particulier celles qui résident au milieu de l'Atlantique, pour prédisposées à l'intelligence alternative.

III. : Goethe souterrain

² Déficient = il manque des pièces majeures à une réussite éclatante. L'Homme est un être de défaut.

Le chœur des enfants non nés

Venant d'Uralsk, ville de Russie disposant d'un centre culturel polyvalent mais d'aucun opéra, un ensemble de timbales et de mandolines se produisait à Leverkusen, avec l'intention de donner à entendre les notes des *Scènes tirées du Faust de Goethe* par Robert Schumann, entre autres les fragments du 5^e acte de *Faust*, seconde partie. Le 6^e fragment est celui du chœur des garçons bienheureux : les NON-NÉS. Le Père Seraphicus les appelle les ENFANTS DE MINUIT. Il s'agit d'enfants morts nés ou avortés (au nombre desquels pourrait se trouver aussi l'enfant non né de Faust). Pendant l'ascension de Faust au Ciel, le Père Seraphicus s'adresse à la « nuée de jeunes esprits ». Il « les comprend en lui. ». Descendez, dit-il aux enfants non nés. « Descendez, voyez à travers mes yeux / Miroirs adaptés à ce monde et à la terre. » Ils sont censés emprunter ses yeux à lui, pour porter leur regard neuf sur les arbres, les rochers et les cours d'eau, en un mot la réalité, qu'ils n'ont jamais éprouvée.

Plus tard, les garçons se pressent dans le sein du Compère. C'est là qu'ils veulent rester, disent-ils. La réalité extérieure, ils n'en ont cure. « Par trop obscures, ces contrées. » Lorsque les anges viennent par les airs « apportant l'âme immortelle de Faust », les non-nés décrivent des cercles autour des « plus hautes cimes ». C'est dans l'éther le plus dégagé, entend-on, qu'agit la nourriture des esprits.

Tout cela fut joué dans la grande salle du Centre d'Éducation populaire de Leverkusen par les esprits musicaux importés d'Uralsk en langue russe et au son étrange des mandolines. Durant vingt ans, la GRANDE PÉNITENTE, cette amante qu'on appelle aussi GRETCHEN, a attendu le retour de son suborneur Faust. Le voici ramené vers elle, à l'état de dépouille, vestige de projets utopiques. Une histoire de « vie neuve ». Témoins, ceux qui ne sont pas nés.